Zeitschrift: Textiles suisses [Édition française]
Herausgeber: Office Suisse d'Expansion Commerciale
Band: - (1962)
Heft: 2

Artikel: La relève
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-791665

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 03.10.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La relève

Dix ans... Dix ans, c'est peu de chose ! Et pourtant c'en est assez pour que, sur la scène de la couture, de nouveaux noms jaillissent. C'est, à mon sens, le fait caractéristique d'aujourd'hui, plus que la ligne redingote, les jupes voltigeantes, les jupes tablier, la taille haute ou basse...

Il y eut la grande relève des années 45 à 50, l'apparition des Balmain, des Dior, des Givenchy. Mais depuis 1952, et surtout en ces temps derniers, que de nouveaux illustres ! Guy Laroche, Yves-Mathieu Saint-Laurent, Marc Bohan, Pierre Cardin, Crahay. Et voici maintenant Serge Matta, Louis Féraud, Michel Goma, Claude Rivière, Jacqueline de Sthen, Philippe Venet, Capucci, etc. D'un coup, ils ont droit aux comptes rendus, aux photographies, aux potins. C'est dire que le renouvellement est toujours plus profond dans la couture de Paris.

Jamais une époque n'a fait plus de place à la jeunesse. Entre les deux guerres, les jeunes se plaignaient avec beaucoup d'amertume d'avoir tous les débouchés bloqués, toutes les réussites empêchées par les plus âgés. On hésitait à faire confiance à la jeunesse. Maintenant, c'est le contraire. Aussi bien au cinéma qu'au théâtre et que dans la couture, il suffit d'être jeune pour être crédité de talent, pour que les commanditaires, naguère si réticents, ouvrent largement leur portefeuille.

Evidemment, dans cette course au succès où la piste est encombrée, une sélection se fera et tous n'accéderont pas au peloton de tête. Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est le nombre des jeunes modélistes qui cherchent leur voie dans cette profession cruelle. Cruelle, parce qu'elle est scintillante aux yeux des non-avertis, parce que le public, qui voit dans les magazines ces salons fleuris comme des serres, cette foule qui se presse aux présentations, ces couturiers qui, sur l'aire d'Orly, entourés de grandes filles filiformes, ont l'air de princes orientaux, ce public ignore que la couture est un métier aussi difficile que périlleux. Il ignore que les couturiers croulent sous le faix des charges — main-d'œuvre, charges sociales, loyers les plus chers de Paris, sommes considérables investies dans les collections — en dépit du prix élevé qu'ils doivent épingler à la plus simple des robes et

qu'ils ont du mal à équilibrer recettes et dépenses. C'est, dans la plupart des cas, la vente des toiles, la création de parfums, l'installation de boutiques qui leur permettront de tenir. Mais — et c'est une preuve, s'il en fallait une, de l'extraordinaire vitalité de la couture — cela n'a jamais empêché un jeune de tenter la grande aventure. Et Paris en profite, qui attire à lui tous les jeunes talents, qui fait déplacer acheteurs et journalistes des quatre coins du monde, qui suscite cette âpre compétition, laquelle fait éclore les robes par milliers, en quelques jours.

* * *

Nous vivons de plus en plus vite. A notre insu, contre notre gré d'Européens, nous sommes amenés à imiter le rythme américain, à changer nos conditions d'existence. Et la mode en est profondément influencée. Pour celui qui a connu le style des robes d'entre les deux guerres, celui des modèles de l'immédiat après-guerre, il y a quelque chose de saisissant dans la conception des robes d'aujourd'hui. La femme s'étant déféminisée, les robes en ont fait autant. Rien ne paraîtrait plus démodé aujourd'hui qu'un modèle new look 1947 de Christian Dior, avec sa jupe longue, sa construction géniale de l'époque, mais archaïque en 1962. Le soir, la différence s'atténue, car la robe du soir est éternelle. Mais le jour... Promenez-vous dans Paris, regardez les femmes qui descendent de voiture, qui entrent dans une boutique ou se rendent à un bridge, à une exposition. Toutes sont résolument jeunes. Toutes, quel que soit leur âge, sont habillées dans le même genre, volontairement négligé, avec un rien de garçonnisme. Pas celui de 1925, celui de 1962. Le couturier ne cherche pas à flatter sa patiente, à l'exalter. Il veut l'envelopper d'amusement, d'originalité. D'où la débauche d'imagination qui fait qu'il n'y a plus de style, que, théoriquement, une robe ne se démode pas, puisqu'elle ne date plus, sinon aux yeux des amis et des initiés. Les rédacteurs, devant ce déballage d'idées neuves, d'interprétations heureuses ou hasardées, s'efforcent, par métier ou par esprit de synthèse, de classer et d'opposer les collections. Ce qui ne veut pas dire qu'ils y réussissent : nous lisons par exemple, dans le compte rendu d'une des revues les plus répandues, cette définition qui

◂ LANVIN CASTILLO

nous paraît excellente : « coups de théâtre - contrastes - contradictions - inventions - variations - cette année, c'est à vous de choisir votre propre régime élégance ». N'est-ce pas convenir de l'impossibilité de déceler un mouvement d'ensemble, une tendance ?

Cela, c'est ce qu'on écrit. Mais, lorsqu'on voit ces robes nouvelles, ce printemps prématuré, on ne sait plus à quoi s'accrocher pour dépeindre une ligne générale. Oui, les jupes demeurent courtes, c'est entendu. Il y a beaucoup de larges ceintures, dont certaines descendues sur les hanches (Dior) élargissent la silhouette comme on le vit voilà trente-cinq ans ; certes les encolures guillotine sont plus nombreuses que les cols classiques. Sans doute, il y a beaucoup d'accessoires pour égayer la sécheresse des découpes, beaucoup de chichis, eut-on dit autrefois. A coup sûr le tailleur classique a fait place à un tailleur de haute fantaisie. Mais ce qui frappe, ce qui étonne et qui souvent séduit, c'est justement la diversité dans l'invention, dans la complexité de la coupe, dans ce parti pris de l'inédit, de l'illogique.

Jadis, Jacques Fath avait inventé le pas-vrai en proposant pour le soir des sweaters de sports d'hiver et en les pailletant. C'est dans ce même esprit qu'on voit une veste sans boutons s'ouvrir sur une blouse de gros lainage, elle-même surmontant une jupe couronnée d'une ceinture inutile.

Depuis deux ou trois ans, le style trompe-l'œil s'est affirmé et l'invraisemblable est devenu le pain quotidien. Imaginez à quoi ce système pourrait aboutir s'il s'agissait d'une école de couture étrangère où l'on ne s'attacherait plus qu'à l'extravagance, en oubliant le métier.

Mais, et c'est là qu'est le miracle toujours renouvelé de l'école de Paris, les brillantes improvisations des couturiers, aussi osées qu'elles puissent être, ont une assise et un frein, celui de l'extraordinaire maîtrise de la main-d'œuvre parisienne.

Combien de fois avons-nous assisté, dans le studio d'un couturier, à ce dialogue, presque partout le même :

— Marguerite (ou Hélène ou Juliette), dit le jeune maître, voilà ce que je veux. Et il explique.

— Ce n'est pas possible, dit Marguerite (ou Hélène ou Juliette). Et elle en donne les raisons techniques.

CHRISTIAN DIOR

— Ça m'est égal, c'est ça que je demande...

Et la toile descend de l'atelier quelques heures plus tard. La première a réussi le tour de force, toujours avec mesure, en le rendant plausible.

C'est à ces brillantes interprètes que nous devons encore une fois cette nouvelle mode, dont Caroline Rauch nous donne ici quelques esquisses. C'est grâce à elles, sous l'inspiration des modélistes fameux, que nous voyons ces pinces, ces incrustations, ces découpes, ces emmanchures qui tiennent du sortilège, ces encolures qui ne s'appuient apparemment sur rien. Cette simplicité, ce dépouillement inimitables, cette jeunesse d'allure qui est le sceau de la mode d'aujourd'hui.

C'est aussi, car il faut être juste, aux créateurs de lainages, doux et moelleux, de soieries ensoleillées, de textiles nouveaux et hardis, de dentelles précieuses, de broderies, de guipures. Une fois de plus, au sein de l'Ecole de Paris, tous ont apporté, à la présentation de la nouvelle pièce, leur talent séculaire, à la gloire de collections d'aujourd'hui.

GALA

PIERRE CARDIN